

Le cinéma québécois et ses spectateurs La poursuite d'une illusion (ou la politique de l'autruche)

Bruno Dequen

Number 161, March–April 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69270ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dequen, B. (2013). Le cinéma québécois et ses spectateurs : la poursuite d'une illusion (ou la politique de l'autruche). *24 images*, (161), 47–49.

LE CINÉMA QUÉBÉCOIS ET SES SPECTATEURS

LA POURSUITE D'UNE ILLUSION (OU LA POLITIQUE DE L'AUTRUCHE)

par Bruno Dequen



L'EMPIRE BOSSÉ de Claude Desrosiers

L'AUTOMNE DERNIER, UNE INTERVENTION GROSSIÈRE ET MALADROITE DE VINCENT GUZZO A SECOUÉ LE PETIT milieu du cinéma québécois. Prenant appui sur les résultats désastreux du cinéma québécois en salles pour l'année 2012, l'homme d'affaires et président de l'APCQ (Association des propriétaires de cinémas du Québec) en a profité pour critiquer dans une entrevue au *Journal de Montréal* l'état actuel du cinéma local qui, selon lui, ne produirait tout simplement pas assez de films « que le monde veut voir ». Après avoir exposé quelques pistes de solution (il faut plus de comédies et de films sur le hockey), Guzzo a depuis approfondi sa réflexion lors d'une entrevue avec Richard Martineau (il faut aussi plus de filles « tout nues » et moins de récits de guerre dans des pays que l'on ne connaît pas). Les propos de M. Guzzo se déployaient donc selon deux mouvements de longueurs inégales. Un court constat, que personne n'a contesté, suivi d'une explication populiste, ridicule et mensongère, que la quasi-totalité des chroniqueurs culturels, cinéastes et membres du milieu ont dénoncée.

Certes, la vision de la cinématographie (québécoise) simpliste et opportuniste de M. Guzzo méritait d'être condamnée et sa logique aussi détestable que faillible a d'ailleurs été très justement démontée par Ianik Marcil dans le journal *Voir*¹ et Philippe Falardeau dans une lettre ouverte², entre autres. Appel au soutien d'une cinématographie diversifiée, rappel du mode de financement des films, remise en question des prévisions de succès des marchands tels que Guzzo... Les arguments sont connus et le débat stérile puisque les deux camps ne parlent pas (et ne parleront jamais) le même langage. M. Guzzo n'est pas un cinéophile curieux ou un amoureux du cinéma en tant qu'art, c'est un homme d'affaires s'intéressant uniquement au cinéma en tant qu'outil de marketing lui permettant de vendre des produits dérivés (nourriture, boisson et jeux).

LA MAUVAISE DISCUSSION

Malgré le besoin viscéral et le plaisir évident qu'on peut éprouver à ridiculiser le tristement célèbre propriétaire de salles, il est toutefois dommage que sa « réflexion » sur l'état de notre cinématographie ait occulté le véritable problème soulevé par sa sortie initiale, à savoir l'état désastreux de la fréquentation des entrées en salles. Cette réalité est la véritable bombe lancée par Guzzo, mais elle n'a pour l'instant suscité que peu de réactions. La plupart des réponses à ce constat peuvent se résumer ainsi : c'est effectivement une situation déplorable mais...

- c'est principalement la faute de quelques films commerciaux qui n'ont pas été à la hauteur des attentes (*L'empire Bossé*);
- il est impossible de prévoir le succès d'un film (exemples fréquemment cités : *Incendies* et *Monsieur Lazhar* ou, inversement,

Pour toujours les Canadiens et les deux derniers films avec Guy A. Lepage);

– le rayonnement international du cinéma québécois est plus important que jamais (un grand merci aux Oscar et aux festivals internationaux);

– la solution réside dans la production de « bons » films (Marc Cassivi), d'un « cinéma de qualité qui nous touche et nous rejoint » (François Macerola). Exemples constamment cités: *Les invasions barbares*, *C.R.A.Z.Y.*, *La grande séduction*, *Starbuck* et les deux productions de Microscope précédemment citées.

Le problème de l'intervention de M. Guzzo est que la radicalité populiste de ses propos a dirigé le débat vers la nature même des films qu'il « faudrait » produire au Québec, alors que le problème majeur qu'éprouve le cinéma québécois est celui de la distribution et de la diffusion. La production nationale du Québec n'a absolument pas à rougir de sa situation actuelle. Notre cinématographie connaît effectivement un âge d'or sur la scène internationale, grâce entre autres à la réputation de quelques créateurs dont le travail suscite un intérêt réel au-delà de nos frontières (Denys Arcand, Xavier Dolan, Denis Côté, etc.). Quelle que soit l'opinion que l'on puisse se faire de nos films (non, M. Macerola, vos films de qualité ne rejoignent pas nécessairement tout le monde), le cinéma québécois a actuellement le vent dans les voiles. Pourtant, l'année 2012 n'a pas rempli ses promesses en termes d'entrées et le nombre moyen de spectateurs par film est plus qu'inquiétant.

Cela dit, le second effet pervers des propos de M. Guzzo a été de restreindre la discussion au cinéma québécois, alors que cette vague d'impopularité n'affecte pas seulement le cinéma d'ici mais l'ensemble de la cinématographie internationale. L'échec en salles d'un film comme *Rebelle*, pourtant auréolé de prix et entrant parfaitement dans la catégorie des « films de qualité » décrite par M. Macerola, n'est pas moins inquiétant que l'absence totale d'affluence en salles de *Tabou*, film de Miguel Gomez qui arrivait pourtant au Québec précédé d'une pléthore de prix et de

textes élogieux. Sauf dans les festivals, les spectateurs cinéphiles semblent bien avoir disparu au Québec.

LE MYTHE DE L'OFFRE ET DE LA DEMANDE

Évidemment, le cœur de l'argument de M. Guzzo est que le cinéma québécois produit trop d'œuvres que les spectateurs ne veulent pas voir. Il a raison. En effet, la plupart des films québécois ne sont pas des échecs publics parce qu'ils n'ont pas plu aux spectateurs: ils ont échoué parce que les spectateurs n'ont même pas eu la curiosité d'aller les voir. La question à poser est: pourquoi? Pour paraphraser M. Guzzo, les drames pour adultes, sauf exception, ne sont pas populaires et les gens veulent voir des films divertissants sur des sujets rassembleurs. Encore une fois, il a raison. Et ce qu'il dit n'est pas nouveau. Depuis toujours, le cinéma grand public à vocation purement commerciale, malgré ses nombreux échecs, représente la part la plus importante des entrées en salles. Cela veut-il dire, comme il le suggère, que les spectateurs ne veulent tout simplement pas d'un autre type de cinéma? Bien sûr que non et les succès des dernières années prouvent bien qu'il existe un public pour les films « portant sur des conflits à l'étranger ou des drames intimistes », deux cauchemars de M. Guzzo. Cela dit, ces succès demeurent effectivement l'exception à la règle. Et la raison de cette impopularité grandissante ne réside pas dans leur contenu mais dans les problèmes de distribution auxquels le cinéma est confronté actuellement.

L'ÈRE DU MONOPOLE ET LE RÈGNE DES MARCHANDS

Alors que le cinéma québécois est activement soutenu par les institutions publiques à toutes les étapes de la production, l'absurdité de la situation actuelle est qu'il demeure totalement à la merci de quelques entrepreneurs privés.

Il y a les distributeurs, en premier lieu, qui possèdent un droit de vie ou de mort entièrement disproportionné sur tous les films produits par rapport à leur pouvoir de diffusion réel. En effet,

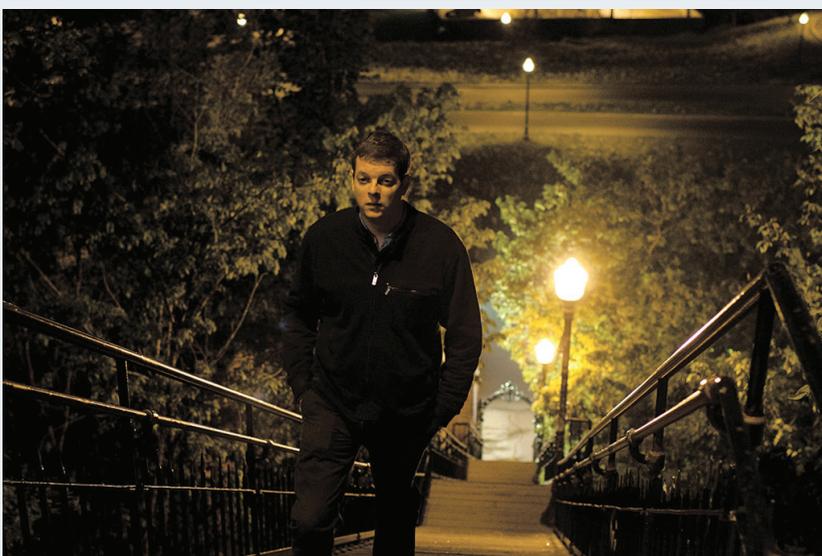


MONSIEUR LAZHAR de Philippe Falardeau

aucun d'eux ne peut être financé sans l'engagement préalable d'un distributeur. Dans l'absolu, ce principe est justifié, puisqu'il assure aux films la visibilité. En réalité, cette situation est problématique pour plusieurs raisons. Outre le fait qu'un très faible nombre d'hommes d'affaires deviennent littéralement les décideurs du cinéma québécois (la récente acquisition d'Alliance Atlantis par Entertainment One va permettre au géant canadien de la distribution de choisir la grande majorité des projets), ces compagnies ne possèdent que très peu de pouvoir, puisqu'elles sont à la merci des véritables responsables de la carrière des films : les exploitants de salles. Non seulement ces derniers récupèrent-ils la plus grande part des profits (ce qui, bien entendu, rend les propos de M. Guzzo d'autant plus irritants), mais ils ont tout pouvoir de décision sur le nombre de salles et de semaines dont chaque film bénéficiera. Or la situation actuelle de l'exploitation de salles rend effectivement impossible l'existence d'une réelle diversité cinématographique. La plupart des films québécois sont tout simplement mort-nés. Mis à part les goûts personnels des exploitants, la plupart des salles de cinéma actuelles se retrouvent dans de gigantesques complexes aux coûts de fonctionnement exorbitants qui nécessitent une rentabilité immédiate. Le coût du passage récent au numérique a en outre aggravé la situation financière de nombreux exploitants. D'un point de vue purement commercial, il est donc compréhensible que Guzzo et Cineplex préfèrent montrer des produits américains bénéficiant de campagnes de promotion omniprésentes plutôt qu'un film québécois ou étranger promu par un distributeur local aux moyens limités. Évidemment, cette ère de la rentabilité immédiate ne peut servir qu'un type de cinéma.

Les exploitants ne créent pas les succès, ils en profitent. Même si M. Guzzo n'apprécie pas les drames, il ne boycottera certainement pas un « film lamentard » comme *Monsieur Lazhar* s'il voit que les spectateurs démontrent de l'intérêt pour le film. Toutefois, la situation actuelle est aggravée par le fait que les exploitants de multiplexes possèdent désormais la très grande majorité des salles au Québec. Il devient ainsi difficile pour un distributeur de bâtir un succès sur le long terme au moyen du réseau de salles indépendantes puisque celles-ci ont presque disparu ou, dans le fameux cas d'ExCentris, sont elles-mêmes des complexes aux coûts totalement disproportionnés par rapport à leur mandat.

Attendue comme la solution à tous les problèmes des cinéphiles, la réouverture d'ExCentris est un échec monumental qui était totalement prévisible et donne une preuve supplémentaire de l'absence totale de vision des institutions au sujet des enjeux de la diffusion des œuvres cinématographiques. Alors que les coûts de fonctionnement exorbitants des multiplexes sont l'une des raisons du manque de diversité des œuvres proposées, comment espérer



REBELLE de Kim Nguyen et TOUT CE QUE TU POSSÈDES de Bernard Émond, deux des nombreux films victimes du système actuel de distribution et de diffusion

qu'un gigantesque bloc de béton glacial comme ExCentris puisse survivre en ne proposant que du cinéma d'auteur? Ce n'est pas de ce complexe que le Québec a besoin, mais d'un réseau de plus petites salles dont le faible coût permettrait de bâtir la carrière de films moins immédiatement vendables que la prochaine suite des *Boys*. Il est devenu absurde que tant de films soient produits tout en ayant la certitude qu'ils ne seront jamais vus. Une grande partie des films québécois n'ont tout simplement pas eu le temps de trouver leur public. Qui sait, s'ils avaient eu cette possibilité, M. Guzzo se serait peut-être intéressé à eux? Actuellement, on ne permet plus aux films d'exister, on ne discute plus de cinéma à la télévision, on abandonne la critique aux chroniqueurs et on espère que la situation va s'améliorer. Il est grand temps de sortir la tête du sable. Au moins, nous n'aurons pas eu à subir la vision du cinéma de M. Guzzo pour rien. 📺

1. <http://voir.ca/ianik-marcil/2012/11/13/leconomie-des-arts-expliquee-a-mm-gagnon-et-guzzo/>
2. <http://blogues.lapresse.ca/moncinema/lussier/2012/11/15/philippe-falardeau-replique-a-vincent-guzzo/>